

LES ARTS - Philippe JEAN, un beau peintre de la Provence, s'impose à Paris

Il y a quelques semaines, Sophie Berger directrice de la galerie Sainte-Placid était venue au salon des artistes français dans l'espoir d'y découvrir quelques jeunes afin de les révéler au grand public. Soudain, elle fut attirée par un beau paysage de Provence dont elle ne connaissait pas encore l'auteur. Il s'agissait de Philippe Jean, qui, certes, n'est pas un jeune puisqu'il a eu 73 ans il y a peu de temps.

Très intéressée, elle apprit que, depuis de longues années, président des peintres du Comtat Venaissin, il est aussi estimé à Carpentras sa ville natale, en Avignon qu'à Marseille où il montre régulièrement ses œuvres.

La jeune femme n'hésita pas. Elle descendait jusqu'en Vaucluse, afin de rencontrer celui qui est devenu d'autant plus « SON » peintre qu'il a été sélectionné pour le prix de la critique 1970, fondé par M. Rumeau, son prédécesseur à la galerie Sainte-Placid et qui fut décerné jadis à Lorjou, à Buffet, à Marzelle, à Raza qui ont pris la place que l'on sait, dans l'art de notre temps.

Sophie Berger mit sur pied l'exposition actuelle.

Cette présentation comprend un peu plus de quarante toiles presque entièrement consacrées à la Provence et aussi à quelques belles natures mortes qu'on sera justement tenté d'appeler « natures vivantes ».

De taille moyenne, l'œil bleu, les cheveux grisonnants, avec une pointe d'accent, quand il parle avec tant de chaleur de Seyssaud dont il fut un moment l'élève, Philippe Jean n'a fait qu'une très courte apparition à sa première exposition parisienne.

Comme il a été longtemps directeur d'école à Carpentras, on pouvait craindre de se trouver devant les œuvres, honnêtes sans doute, d'un amateur. Il n'en est rien. Depuis plus de quarante ans, l'exposant a fait de la peinture la raison même de son existence.

Dans la suite de Cézanne, de Chabaud, de Seyssaud, il a choisi les thèmes les plus agrestes de son pays pour les transformer en formes et en couleurs généreuses.

Soit sur nature soit en les « repensant » d'après des notes, dans l'atelier, il fixe sur la toile le geste noble des coupeurs de lavande, celui des vigneron ou celui des jeunes filles cueillant des coquelicots.

Comme ceux de Millet, ses paysans font corps avec la terre qu'ils cultivent. Leur rudesse est en harmonie parfaite avec l'âpreté de la montagne toute proche. L'intensité de la lumière, le plus souvent distribuée par un ciel bleu parfois clairsemé de nuages, est atténuée par les vents presque gris des oliviers.

De beaux ocres, des jaunes des violets, se rencontrent sans se heurter sous la palette de

l'artiste qui use simultanément du couteau ou de la brosse.

Notre photo :

Parfois, oubliant un instant le paysage pour lui toujours nouveau, dont il peut si difficilement se détacher, Philippe Jean exécute le portrait d'un de ses compatriotes tel cet « homme à la grippe » prouvant et je partage son sentiment, que la figure humaine demeure un thème éternel...

Je souhaite à notre peintre qui n'a pas dit son dernier mot, en dépit de son âge, de prendre bientôt la place qu'il mérite dans la suite de ses grands devanciers.

René BAROTTE

Les coupeurs de lavande, l'une des toiles remarquées de Jean.

(Photo X)

